

HONTE
SUR MOI,
JE PENSE
AU
LECTEUR !

SARAH GURCEL

JE suis jeune dans la carrière, c'est vrai, mais si, comme le dit Woodworth, il y a « tout un monde dans une goutte d'eau », alors il y a toute une vie de traductrice dans quelques expériences de traduction.

Il m'est arrivé plus d'une fois d'avoir la désagréable impression, quand je disais en public et en présence de collègues que, oui, en traduisant je me souciais du lecteur, d'avoir lâché une obscénité. Ou, sinon une obscénité, du moins quelque chose d'assez mauvais goût (un peu comme un artiste avouant qu'il fait de la peinture figurative dans une assemblée de plasticiens performeurs spécialisés dans la sculpture vidéo).

Mon éducation judéo-chrétienne m'oblige à le répéter haut et fort pour que la stigmatisation soit totale : oui, en traduisant, je pense au lecteur.

C'est-à-dire que je me pose la question, forcément un peu artificielle, de ce que mon lecteur français, ou du moins francophone, sait, connaît, comprend de la réalité étrangère qui sert de matière au texte que je traduis. Je ne suis pas la seule, évidemment, c'est le lot de tout traducteur. Le brownie et le crumble sont depuis quelques années des hôtes familiers des devantures de nos boulangeries et de nos menus de restaurant : référence transparente, aucun problème (d'ailleurs, voyez, je n'ai même pas jugé bon de les mettre en italique). Mais quid du *cup cake* dont la première boutique spécialisée vient juste d'ouvrir à Paris ? Quid du nom de ce célèbre présentateur météo qui évoque tout un style et une époque au lecteur du pays d'origine mais n'est qu'un nom exotique à l'oreille du lecteur de la traduction ? Quid de cette institution politique inconnue chez nous ? Quid de la citation d'un grand auteur que tous ceux qui sont allés à l'école « là-bas » connaissent par cœur mais qui n'est ici qu'une phrase bien balancée parmi d'autres ?

On peut penser que le débat revient au « pour ou contre la note de bas de page ». Il y a les optimistes qui estiment que le lecteur confronté à quelque chose qu'il ne connaît pas en ira de sa petite recherche. Après tout, à l'ère d'Internet, pas même besoin de se déplacer jusqu'à la bibliothèque : l'ami Google est là pour combler à peu de frais les trous de la culture générale. Ceux-là ne sont pas loin de penser qu'il est condescendant de vouloir « aider » le lecteur. Il y a les pédagogues qui préfèrent expliquer la référence, ne faisant pas injure au lecteur qui sait déjà, mais ne laissant pas non plus dans le flou celui qui ne sait pas : on aura recours à la note de bas de page ou au lexique en fin de volume, selon que l'on a peur ou non de couper le rythme de la lecture.

Personnellement, je vous le dis tout net, la note de bas de page m'est viscéralement impossible : sans doute le fait que je sois venue à la traduction par la traduction théâtrale y est-il pour quelque chose (imaginez au théâtre que les acteurs se figent tandis que le traducteur monte sur scène pour expliquer tel jeu de mot ou éclaircir telle expression). En fait, j'appartiens à la catégorie filoute qui déguise sa note dans le corps du texte, qui y va carrément de sa petite proposition relative ou de son adjectif ou de ce qui lui semble nécessaire alors pour recréer tant bien que mal sur le lecteur de la traduction l'effet du texte original sur le lecteur original¹.

« Le » lecteur... Bien sûr, ça ne veut rien dire « le » lecteur. Il y a *des* lecteurs, de toutes tailles, formes, couleurs, vécus, sensibilités, et l'effet du livre sera sur chacun d'eux différent. D'ailleurs, est-ce que l'auteur s'en soucie, lui, de « son » lecteur ? La dernière nouvelle du recueil de Carole Fives *Quand nous serons heureux*² met en scène une amie de la narratrice qui lui donne son avis, mitigé, sur lesdites nouvelles : « Tu sais pour qui t'écris au moins ? [...] T'écris dans le

¹ Allez, pour vous montrer que je n'ai rien contre les notes de bas de page en soi, bien au contraire... Dans le dernier roman sur lequel j'ai travaillé, j'ai rencontré « Fayette-nam » : le suffixe péjoratif *-nam* est ajouté aux noms de certaines villes américaines en général violentes et fortement affectées par la crise – les Américains eux-mêmes ne savent pas trop d'où vient l'expression mais, quand on leur demande si ça n'aurait pas un lien avec le Vietnam, tendent à trouver le lien juste. « *Fayette-nam as it was often called* » est devenu « Fayette-nam, comme on disait aussi en référence à un autre enfer. » Certains trouveront sans doute que j'extrapole, d'autres espéreront que j'ai demandé la bénédiction de l'auteur. J'ai seulement pris mes responsabilités, « en mon âme et conscience », comme je l'ai lu souvent sous la plume de traducteurs plus expérimentés que moi. C'était une solution parmi d'autres pour « rendre » ce *-nam*, c'est celle que j'ai choisie.

² Le Passage, 2010.

vide alors ? Pour personne ? Comme une égoïste ? Mais c'est dégoûtant ça, faut pas t'étonner alors... » Et nous, « le » lecteur, de comprendre que l'amie n'a rien compris et que, naturellement, l'acte créatif s'exécute sans souci de son destinataire – même si cela relève d'une certaine mythologie de la création comme compulsion et qu'on ne m'ôtera pas de la tête que très peu de gens écrivent pour écrire : ils écrivent pour être lus et à partir de là je vois mal comment ils feraient totalement l'impasse sur le lecteur. Mais admettons, admettons que la création se passe de la question de sa destination (d'autant que, bien entendu, on peut considérer que c'est l'œuvre elle-même qui crée son public). Le traducteur est auteur de sa traduction : le traducteur n'a pas à se soucier du lecteur. CQFD.

S'il fallait toutefois prendre parti, je serais plutôt de ceux qui considèrent la traduction comme un art interprétatif. Et ce n'est pas qu'une vile excuse pour en revenir encore et toujours au théâtre. Dans ma formation de comédienne, on m'a appris à me poser la question de savoir pour qui je jouais – question pas seulement rhétorique, sans pour autant appeler nécessairement une étude sociologique préalable aux répétitions : on ne joue pas pour un public qui vit en démocratie comme on joue pour un public familier de la censure, pour prendre un exemple extrême. Cela ne présume en aucun cas des choix qui seront faits, mais ces choix seront des choix informés, voilà tout. Je trouve donc assez naturel de me demander pour qui je traduis, de me demander quel effet produiront mes mots français sur mon lecteur français.

C'est ce que font tous les traducteurs ? Vous m'en voyez ravie, et sans doute ai-je mal compris ceux qui se drapent dans l'inattaquable : « je traduis un texte, je traduis un auteur, mon unique devoir est envers ce texte et cet auteur » – car il me semble bien que l'équation de la fidélité la plus grande possible au texte et à l'auteur passe par l'inclusion de cette incontournable inconnue qu'est le lecteur.